

Combat avec le destin

Collection *Encres Noires*

dirigée par Maguy Albet

Dernières parutions

- N°213 J-Michel Mabeko Tali, *L'exil et l'interdit*, 2002.
N°214 M.Mahmoud N'Dongo, *L'errance de Sidiki Bâ*, 2002.
N°215 Salim Hatubou, *Le sang de l'obéissance*, 2002.
N°216 Zassi Goro, *Le dernier Sim-Bon*, 2002.
N°217 Nicolas Ouwehand, *Le monument sur la colline*, 2002.
N°218 Okoumba-Nkoghé, *Le chemin de la mémoire*, 2002.
N°219 Ch. Djungu Simba, *On a échoué*, 2002.
N°220 Alexis Allah, *L'enfant-palmier*, 2002.
N°221 Sylvestre Simon Samb, *Humanité misérable*, 2002.
N°222 Cibaka Cikongo, *La maison du Nègre*, 2002.
N°219 Ch. Djungu Simba, *On a échoué*, 2002.
N°220 Alexis Allah, *L'enfant-palmier*, 2002.
N°221 Sylvestre Simon Samb, *Humanité misérable*, 2002.
N°222 Cibaka Cikongo, *La maison du Nègre*, 2002.
N°223 Gabriel Kuitche Fonkou, *Moi taximan*, 2002.
N°224 Charles Mungoshi, *Et ainsi passent les jours*, 2002.
N°225 Dave Wilson, *La vie des autres et autres nouvelles*, 2002.
N°226 Isaac Tedambe, *République à vendre*, 2002.
N°227 Fanga-Taga Tembely, *Dakan*, 2002.
N°228 Adelaïde Fassinou, *Toute une vie ne suffirait pas pour en parler*, 2002.
N°229 Oumaou Sandary Albeti, *Agagar, ange ou démon ?*, 2002.
No 230 J.Honoré WOUGLY, *Une vie de chien à SAMVILLE*, 2003.
No 231 Fidèle Pawindbé Rouamba, *Pouvoir de plume*, 2003.
N° 232 Nestor SIANHODE, *Embuscades*, 2003.
N° 233 Jean-Juste NGOMO, *Nouvelles d'ivoire et d'outre-tombe*, 2003.
N° 234 Auguy MAKEY, *Tiroir 45*, 2003.
N° 235 Justin Kpakpo AKUE, *John Tula, le magnifique*, 2003.

Anriette MADAH

Combat avec le destin

L'HARMATTAN

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique

75005 Paris

FRANCE

L'Harmattan Hongrie

Hargita u. 3

1026 Budapest

HONGRIE

L'Harmattan Italia

Via Bava, 37

10214 Torino

ITALIE

© L'Harmattan, 2003

ISBN : 2-7475-4631-4

Non ! Cela ne m'arrivera jamais. Je ne donnerai pas l'occasion à mes belles-tantes de me dépuceler dans un champ de maïs comme elles ont fait avec ma cousine après qu'elle eut été répudiée par son quatrième mari pour cause de non dépucelage.

Mes tantes et belles-tantes s'en étaient donné à cœur joie à l'aide d'un sexe artificiel fait à base de la peau morte du bananier et d'un liquide gluant venant d'une plante comestible pour faciliter la pénétration.

J'étais là, du haut de mes 13 ans et je regardais ma cousine crier de douleur, pleurer et supplier. La souffrance se lisait sur son visage et je me sentais coupable de ce supplice d'autant plus que c'est moi qui avais été chargée de l'attirer dans ce piège où ces femmes prenaient du plaisir à lui introduire dans le sexe cet objet à plusieurs reprises.

"Ce sera bientôt ton tour." Telle fut la menace qu'elles me lançaient solennellement après leur dure besogne.

Sentant mon tour approcher deux années plus tard, je perdis ma virginité un soir à la nuit tombante sans

amour et sans regrets, non sans avoir passé des nuits entières à recompter le 14ème jour de mon cycle comme m'avaient appris les femmes de mon oncle. "Toujours après le 14ème jour et tu es sauvée de l'humiliation d'une grossesse" martelaient-elles.

J'étais assise au coin du feu dans la case de maman et méditais sur ce qui m'attendait dans quelques heures. Je ressassais tout ce que je connaissais pour ne pas faillir à mon devoir de femme. Je fis le tour de mon savoir et m'aperçus avec satisfaction que je connaissais tout. Je savais comment faire des bébés, comment donner à manger et satisfaire son homme à toutes les heures, croire en lui, le vénérer et le respecter étaient la clé du succès d'un mariage.

Ces soucis me renvoyaient quelques années plus tôt où j'étais assise dans la même position chez grand-mère et m'interrogeais sur mon corps mais sans crainte du 14ème jour qui n'était pas encore d'actualité.

J'avais six ans cette année-là et j'écoutais aux portes de ma belle-tante en conversation avec sa meilleure amie, je l'entendais dire qu'elle se retrouvait enceinte chaque fois qu'elle embrassait mon oncle.

Cet aveu me bouleversa. Je touchais mon ventre ballonné et m'inquiétais. Plus je le touchais, plus

j'avais la conviction d'être enceinte. La chose aurait été plus facile si sept autres cousines n'avaient pas aussi embrassé notre grand-oncle et j'imaginai que nous étions toutes enceintes.

Notre oncle était bon et aimable. Toute la famille le savait et nous aussi. Mes belles-tantes disaient qu'il avait eu un petit accident de parcours en dehors de ses crises mentales. Ce petit incident restait le secret des adultes. On promettait de nous le dire quand nous serions plus grands. J'étais au courant grâce à mes multiples écoutes aux portes.

Qu'il ait violé jadis sa belle-sœur qui faisait la baby-sitter chez lui ne voulait rien dire pour moi et je ne l'avais jamais répété à mes cousines et cousins sauf à grand-mère qui m'avait demandé de garder le secret pour ne pas être punie par les ancêtres.

Qui d'autre que lui nous faisait autant à manger en dehors de grand-mère ! Malgré les sévères bastonnades qu'il nous administrait quand il était saoul ou quand il n'était pas content de nos prestations, c'était avec joie que nous le retrouvions tous les matins.

Il aimait jouer et nous jouions à toutes sortes de jeux avec lui. Le plus câlin de nous était son favori et avait droit au bon morceau de viande, d'œufs et chacun de nous donnait le meilleur de soi.

Nous n'avions pas droit à ces produits-là avec nos parents car ils craignaient de faire de nous des bandits

de grand chemin et quand il y en avait, nous nous contentions des abats ou de très peu de chair. Les meilleures parties étaient réservées aux papas.

Son jeu préféré était de nous faire sucer ses tétons en nous serrant fortement sur son membre en érection. Ce n'était qu'un jeu parmi tant d'autres et puisqu'il prenait son plaisir, nous étions heureux de le voir heureux. Surtout qu'après ce jeu, nous avions droit à une marmite de bonne viande de porc, de bananes bien tendres, de la canne à sucre et beaucoup d'autres gâteries. Mais ce que nous espérions le plus était qu'il nous autorise à cueillir quelques avocats dans son champ la veille du jour du marché pour nous faire un peu de sous et nous acheter des beignets de farine ou du pain.

Ce jour-là, après une partie de jeux habituelle et une bonne nourriture, je constatai que mon ventre avait doublé de volume et c'est alors que je surpris cette conversation chez ma belle-tante.

Je rapportai de toute urgence l'information à mes cousines d'infortune et nous eûmes une réunion de crise dans un champ de maïs loin des oreilles indiscretes, à la suite de laquelle nous décidâmes unanimement de ne plus aller à cette bouffe-partie chez « oncle père » comme nous l'appelions, pour arrêter l'avancée de nos grossesses.

Sa deuxième crise mentale arriva et personne n'eut à faire d'efforts pour s'abstenir. Pourtant c'était pénible de voir grand-mère en larmes, tous les jours à cause de cette maladie qui frappait son fils adoré pour la deuxième fois. Nous compatissions à ses peines tout en espérant qu'il reste fou le plus longtemps possible. Tout au moins jusqu'à la rentrée des classes car nous étions en âge d'aller à l'école.

Je ne fus malheureusement pas acceptée malgré les six années que j'avais parce que ma main gauche n'avait pas atteint mon oreille droite et c'était l'unique unité de mesure. J'en avais encore pour une année au village en espérant que mon bras grandisse et je continuais à prier pour que l'état de mon oncle se prolonge.

J'avais grand-mère pour moi toute seule dans la journée mais ne jouissais pas de sa présence parce que nous devions nous occuper de «oncle père» que ses frères enchaînaient tous les matins après qu'il eut roué grand-mère et moi de coups à plusieurs reprises et failli tuer le voisin qui s'était interposé avec une arme blanche. Nous nous relayions à longueur de journée pour nous occuper convenablement de lui et ce fut très douloureux.

Je serai une épouse dès ce soir, mais pas dans les conditions qu'aurait souhaitées ma sœur aînée Francisca. Mes parents aussi auraient été heureux de m'offrir

un grand mariage traditionnel si tout s'était déroulé comme d'habitude. J'avais inversé les choses et mon seul regret était de n'avoir pas permis à grand-mère d'organiser les cérémonies nuptiales comme elle l'avait toujours fait pour ses enfants et petits-enfants.

Ces moments étaient toujours une occasion pour elle de montrer à tout le village que la fille d'une esclave qu'elle était avait socialement réussi et organisait le mariage de ses petits-enfants malgré les 98 années qu'elle portait avec fierté, en attendant de retrouver l'amour de sa vie qui était parti 30 années plus tôt, pendant la guerre d'indépendance. Sachant que je pouvais compter sur sa discrétion, je l'avais mise au courant de ma fugue et elle donna sa bénédiction.

La voix de Francisca qui me demandait me sortit de mes rêves et je retrouvais toute la famille dans la case paternelle pour le partage de la traditionnelle noix de cola et du vin de palme qui scellait définitivement les liens de fiançailles entre mon fiancé et moi.

Mon prétendant avait fait bonne impression à ma famille en apportant des bidons d'huile de palme, des moutons et suffisamment d'argent pour les invités qui assistaient aux fiançailles ainsi que pour toutes les femmes de la famille ou du voisinage qui avaient apporté une assiette de nourriture crue ou préparée.

Francisca qui menait les négociations en maître avait réussi à décrocher une rondelette somme de

150000 francs CFA. Quant à ses commissions, c'était classé top secret. Elle s'était déclarée très soulagée de me savoir fiancée même si ce n'était pas son choix.

Mes parents n'avaient pas directement participé aux négociations mais chacun d'eux avait son émissaire qui se chargeait de négocier leur dû qui ne rentrait pas dans la dot et qui restait des parts cachées.

Johnny m'avait été présenté par Bernard qui savait les menaces de mariage obligatoire de ma sœur aînée. Il me demanda aussitôt de l'épouser et ma réponse fut positive et immédiate. Je ne le connaissais pas mais peu importait au point où j'en étais, je n'avais guère le choix. Bernard l'avait mis au courant de tout. Il suffisait qu'il cède à mes désirs et le reste suivrait.

Je lui donnai mes conditions qui n'étaient rien d'autre que de me permettre d'aller à l'école à la rentrée scolaire et il n'y trouva aucune objection. Il me pria seulement de ne pas en parler avec sa sœur aînée Mariame que j'allais rencontrer le lendemain.

Le soir dans mon lit, j'essayais en vain de retrouver le visage de celui qui serait bientôt mon bienfaiteur. Je venais de lui dire oui pour les fiançailles et ne me souvenais même pas de son visage ni même de son nom. J'espérais pouvoir le reconnaître sur le lieu du rendez-vous le jour suivant.